



Nour et Nayif

« J'ai dû fuir mon pays à cause des bombardements »

La première fois qu'ils ont dû quitter leur maison de Dera'a, c'était à la demande des combattants, qui ont conseillé à Nour et Nayif de fuir pour leur propre sécurité. Ils se sont rendus dans une ville voisine et n'ont retrouvé leur quartier, fortement endommagé, que cinq jours plus tard.

Ils sont cependant retournés chez eux et ont repris le cours de leurs vies du mieux qu'ils pouvaient. Ils ne voulaient pas quitter la maison à laquelle ils étaient si attachés. « *Quand nous nous sommes mariés, nous avons d'abord dû vivre chez les parents de mon époux. Nous avons ensuite fait construire notre propre maison dès que notre situation financière nous l'a permis, et nous y avons emménagé il y a cinq ans.* »

Mais la violence armée a tout de même fini par les chasser. « *On nous a bombardés.* »

« *Le bruit de l'explosion nous a réveillés. Il faisait noir. Il y avait de la fumée et des débris de bombes partout. Nous avons attendu jusqu'à ce que le bruit disparaisse, mon fils a ensuite couru et a ouvert la porte de notre maison pour voir ce qu'il s'était passé. Ils ont touché notre maison deux fois et nous nous attendions à un troisième impact. Il y en avait toujours trois, l'un après l'autre. Vous ne pouvez pas imaginer la situation, il était trois heures du matin. La maison toute entière était détruite.* »

Par conséquent, la famille a été obligée de déménager chez les parents du mari, espérant que ce serait une option plus sûre pour leurs enfants. Cependant, les bombardements et les pilonnages ont continué, perturbant tous les aspects de leur quotidien. Ils vivaient dans la peur, constamment sous les bombardements, avec de maigres ressources en eau, électricité ou nourriture. Leurs enfants ont finalement arrêté l'école, par peur de s'y rendre.

« *Trois ou quatre fois, ils ont bombardé les écoles alors que des enfants étaient à l'intérieur. Leurs professeurs les ont renvoyés à la maison.* »

Peu de temps après la destruction de leur propre maison, une bombe est tombée sur la maison des grands-parents. Le couple a été sévèrement blessé, en particulier Nour, qui a dû être amputée d'une jambe. Elle était inconsciente durant le trajet en ambulance vers la frontière israélienne, où ils ont passé quatre heures à attendre en vain l'autorisation d'entrer. Son mari se souvient clairement de ces longues heures d'angoisse pour la vie de son épouse. Ils ont finalement été transportés vers la Jordanie où ils ont été pris immédiatement en charge.

Comme beaucoup d'autres Syriens de leur village et des environs, le couple et leurs enfants sont désormais réfugiés en Jordanie. Certaines de leurs connaissances ont rejoint l'Allemagne.

Nayif déclare : « *Des membres de ma famille sont encore en Syrie ; je ne voulais pas partir. Sans ma blessure, je ne serai pas parti. J'ai dû fuir mon pays à cause des bombardements.* » Il était fonctionnaire en Syrie et avait une bonne situation ; à présent il n'a plus de revenu pour subvenir aux besoins de ses trois enfants. La survie de la famille en Jordanie, avec « *aucune ressource et sans aide* », le préoccupe au quotidien.

« *Les choses sont devenues difficiles. Je ne peux pas m'occuper des tâches ménagères, et depuis que ma fille doit m'aider, elle ne va plus à l'école* », explique Nour. « *Mon mari veut rentrer en Syrie, mais je lui ai dit que je ne rentrerai pas, à moins qu'il n'y ait une solution politique au conflit. Et plus aucun avion. Je ne veux pas que mon plus jeune fils connaisse ce que notre famille a vécu.* »



Ahmed

« Quand les bombardements ont commencé, aller à l'école est devenu trop dangereux »

Ahmed vit avec sa tante en périphérie d'Amman, mais il doit fréquemment se rendre en ville pour le traitement de sa blessure. Il a besoin de soins constants suite à une lésion cérébrale subie lors du pilonnage de son village. Bien qu'il ne sache pas si sa tante sera capable de l'héberger et de s'occuper de lui encore longtemps, il dit, « *Ma vie est belle comparée à d'autres qui ont davantage de problèmes.* »

Le jeune homme de 20 ans est surtout reconnaissant qu'aucun de ses proches n'ait perdu la vie dans les nombreux bombardements qu'ils ont vécus. Parmi ses huit sœurs et ses quatre frères, seuls un de ses frères et lui-même ont été blessés. Son visage s'éclaire lorsqu'il évoque sa ville et sa famille. Il n'a pu entrer en contact avec eux que cinq fois en une année.

Ahmed décrit comment la famille a été déplacée quatre fois depuis le début du conflit, à cause des bombardements.

« *Chaque fois, nous avons essayé de rentrer chez nous, mais nous ne pouvions pas y rester à cause des bombardements. [...] Nous avons déménagé dans d'autres villes où les forces armées avaient conclu des accords de non-agression. Mais l'accord était toujours rompu et nous devions chaque fois partir. Il n'y a pas d'endroit sûr en Syrie.* » Il se rappelle qu'il n'y avait pas d'alertes ; les gens ont appris d'eux-mêmes comment réagir lorsque les bombardements commençaient et se donnaient des conseils les uns aux autres.

Chaque déplacement occasionnait davantage de stress pour la famille, et épuisait davantage leurs ressources : « *Chaque fois, c'était compliqué, nous devions prendre le frigo et le four avec nous [...] C'était aussi difficile de trouver de quoi se nourrir.* » Une fois, ils sont revenus et ont trouvé la maison si

endommagée qu'il leur était impossible de s'y établir à nouveau. « *Il y avait même un trou de la taille de la porte près de l'entrée principale. Ainsi nous n'avions même pas à ouvrir la porte pour y entrer.* »

Mais Ahmed est surtout triste d'avoir dû abandonner l'école. « *Lorsque la guerre a débuté, il ne me restait plus qu'un an avant d'être diplômé.* » « *Mais quand les bombardements ont commencé, aller à l'école est devenu trop dangereux ; même les professeurs avaient trop peur de venir enseigner. [...] Il faudrait faire quelque chose pour aider les étudiants à continuer leurs études.* »

En juin 2015, Ahmed était à l'extérieur, avec ses amis, lorsque les tirs d'artillerie ont commencé. Un éclat d'obus a pénétré dans son cerveau. Son état était si critique que le centre médical, le seul centre de santé opérationnel de la région, n'a pas pu traiter sa blessure et l'a envoyé en Jordanie. Il n'a pas de souvenir du voyage, mais sa famille lui a plus tard conté les détails : « *Le voyage a pris quatre ou cinq jours, car la route était très dangereuse et il y avait plusieurs postes de contrôle à franchir. Je me suis réveillé en Jordanie, je ne savais pas où était ma famille, et je n'avais aucun moyen de contacter qui que ce soit. Finalement, je me suis souvenu du numéro de téléphone d'un de mes frères ; il a réussi à joindre ma tante.* »

Ahmed n'a pas pu marcher pendant quatre mois, mais aujourd'hui il va mieux. Malheureusement, un de ses frères a aussi été blessé par un obus, cependant il n'a pas pu venir se faire soigner en Jordanie, en raison des entraves à la liberté de mouvements des personnes en Syrie. De plus, sa famille a dû vendre ses biens pour payer son traitement et son opération, rendant leur situation financière encore plus fragile.



Zeinah

« L'impact émotionnel est bien pire »

Zeinah a 36 ans et vit avec ses parents et cousins en Jordanie. Elle a dû quitter la Syrie avec son mari et leurs enfants après une blessure qui lui a coûté une jambe.

Pendant le mois de Ramadan 2013, une roquette tombée en pleine rue a tué six personnes et en a blessé beaucoup d'autres, tous des civils. En chemin pour aller chercher du pain, Zeinah et son époux ont été blessés dans l'explosion.

Zeinah a souffert de multiples éclats d'obus dans la poitrine et le dos, sa jambe a dû être amputée. Quelques jours après l'amputation, sa blessure à la jambe s'est infectée, mettant en danger le reste de son corps affaibli : « *En Syrie, les soins médicaux sont insuffisants. Après l'amputation, ma jambe s'est infectée. Ils avaient peur que l'infection ne se propage à l'os et au reste de ma jambe. Heureusement, je suis arrivée en Jordanie, et ici j'ai été soignée.* »

Zeinah ne voulait pas quitter la Syrie, même quand les bombardements se sont intensifiés et que beaucoup de ses voisins et de ses proches sont partis. Sa blessure a tout changé. Elle raconte les horreurs de guerre, et les bombardements et tirs constants auxquels ils devaient faire face. « *Après les premiers tirs d'obus, nous avons commencé à prendre des précautions. Les gens des étages supérieurs descendaient au rez de chaussée ; ceux qui se trouvaient dans la rue cherchaient un abri. [...] J'avais peur que mes enfants soient blessés.* »

Après le début de la guerre, ses enfants ne pouvaient plus aller à l'école comme avant. Leur éducation était continuellement interrompue par la violence et les bombardements. Elle évoque un incident près de leur école : « *Heureusement, les professeurs ont fait descendre tous les enfants au sous-sol, aucun n'a été blessé. [...] Mais lorsqu'ils*

sont sortis, il y avait du sang partout. [...] Ma nièce a vu un homme étendu au sol dans une mare de sang. Elle était si choquée qu'elle a été prise d'un fou rire, au lieu de pleurer. Nous l'avons secourue jusqu'à ce qu'elle retrouve ses esprits, et alors elle a pleuré. »

« *La guerre nous a grandement affectés, et pas seulement physiquement. L'impact émotionnel est bien pire.* » Suite à sa blessure et à son départ de Syrie, beaucoup d'autres changements ont affecté sa vie. « *Mon mari et moi avons souffert de la même blessure ; il a accepté la sienne, mais ne pouvait pas accepter la mienne. [...] Nous nous sommes séparés. Il a pris mes enfants et est parti pour l'Allemagne. Je suis seule à présent.* »

Il y a quelques mois, sa mère s'est aussi réfugiée en Jordanie après qu'une bombe ait détruit sa maison, tuant une de ses tantes et blessant sévèrement sa cousine et sa mère. Interrogée sur ses proches et sa famille, elle a dit que beaucoup ont été tués ou mutilés ; certains sont encore en Syrie. Chaque fois qu'elle leur parle, ils lui racontent les bombardements quotidiens, les frappes aériennes et les explosions ; chaque jour apporte son lot de dommages et de destructions. Zeinah se rappelle sa vie en Syrie avant le conflit : « *J'étais femme au foyer. Mon mari travaillait comme chauffeur de taxi. Tout allait bien pour nous. Nous vivions confortablement et avions notre propre maison. Nous étions en sécurité.* »

« *J'espère que les gens hors de Syrie peuvent aider à faire cesser les bombardements et la guerre, afin que nous puissions retourner dans notre pays. Tout ce que nous voulons c'est la sécurité.* »



Reem

« Chaque fois, nous nous heurtions à la violence et nous devons encore déménager »

Reem vient de l'une des plus grandes villes syrienne. Elle a quatre enfants, deux filles de 14 et 4 ans, et deux fils de 12 et 8 ans. Elle vit dans un petit appartement avec trois de ses enfants, son fils le plus âgé est en Europe avec son père. Dans sa famille et parmi ses connaissances, les foyers mono-parentaux n'étaient pas courants avant le conflit, mais maintenant elle dit « *qu'il y a 15 foyers sans hommes, parce que les maris sont morts dans les bombardements ou les pilonnages, ou parce qu'ils ont disparu à des postes de contrôle.* »

Elle est le seul soutien financier du foyer, et elle pourvoie aux besoins de ses enfants avec les ressources limitées provenant de la vente de nourriture dans la rue. « *Nous avions une très belle vie ! Mon mari et moi tenions une boulangerie et louions des appartements. Nous vivions dans un quartier très agréable ; nous étions très heureux et je n'ai jamais envisagé qu'une chose pareille puisse arriver.* » Elle a essayé de rester en Syrie avec sa famille, mais le conflit s'amplifiait, la peur et le sentiment d'insécurité devenaient impossibles à endurer, explique-t-elle.

« *Les bombardements étaient constants : nous pouvions entendre les avions tout le temps. Je suis toujours pétrifiée quand j'y pense.* » Elle se souvient qu'elle et son mari ont essayé de maintenir la boulangerie ouverte, « *mais nous avons arrêté. C'était très dangereux. Les éclats d'obus faisaient fondre la porte.* » Les bombardements et les pilonnages menaçaient constamment tous les aspects de leurs vies : « *Les gens sortaient faire des courses et mouraient.* » Elle a toujours des crises d'angoisse lorsqu'elle entend le bruit des avions ; elle a bénéficié d'un soutien psychologique pour faire face à cette anxiété à son arrivée en Jordanie. Ses enfants ont développé des problèmes dermatologiques, des troubles du sommeil, et de l'énurésie liées au stress et à la peur.

En l'espace d'un an, sa famille a dû déménager 5 ou 6 fois. « *Mais chaque fois, nous nous heurtions à la violence et nous devons encore déménager.* » En juillet 2012, ils ont été déplacés dans un village proche alors que leur ville subissait une attaque. Pendant l'attaque, Reem a été blessée par balle au bras. Une ambulance

la conduisait au centre médical le plus proche, un hôpital de campagne établi dans une église, lorsque les bombardements ont commencé. Lors du triage, l'équipe médicale l'a renvoyée chez elle car sa blessure ne menaçait pas sa vie et que l'hôpital était submergé par les victimes des bombardements. Ce jour-là, 350 personnes ont péri sous les bombes. « *C'était un massacre. [...] Il y a deux parties au conflit. Les civils sont la troisième partie, les innocents qui paient un lourd tribut.* »

Sa famille a décidé de se réfugier dans un village voisin, mais est revenue après quelques jours. « *Notre maison était endommagée ; nous ne pouvions plus exploiter la boulangerie. Les écoles n'ont pas rouvert après les bombardements, car c'était trop dangereux.* » Elle se souvient aussi que l'ensemble du quartier s'est vidé de ses résidents en à peine quelques jours : « *80 % du quartier était parti quand nous sommes revenus. Il ne restait personne. Nous sommes restés encore un mois avant de décider de quitter la Syrie.* »

Ils ont fui de village en village. Fin 2012, ils ont tenté de passer la frontière avec la Turquie. Un passeur leur a demandé 20 000 euros pour les aider, mais il s'est enfui avec l'argent. Elle a finalement réussi à entrer au Liban en 2013 : son but était de rejoindre l'Egypte, où ses parents et ses sœurs avaient déjà trouvé refuge. Cependant, leurs demandes de visas pour l'Egypte et au Liban ont été rejetées, et ils ont dû se rendre en Jordanie.

Elle est reconnaissante pour la sécurité qu'elle a trouvé en Jordanie. Cependant, son mari est parti en Europe, invité par des amis. Sa famille est en Egypte. « *Seul Dieu est à mes côtés à présent [...] Je veux rejoindre mon mari et mon fils. La chose la plus importante est aussi l'éducation de mes enfants. Ils ne sont pas allés à l'école pendant un an, mais maintenant ils ont de bonnes notes. J'espère que je pourrai leur donner l'opportunité de s'instruire davantage.* » Mais « *quand il n'y aura plus de guerre, plus d'avions, plus de bruit, je rentrerai en Syrie. À l'heure actuelle, je n'y retournerais sous aucun prétexte.* »



Aisha

« Les bombardements ont commencé, et la sage-femme a dû partir pour s'abriter avec sa famille »

Aisha, 30 ans, vit avec ses 5 enfants, dans une zone péri-urbaine de Jordanie. À part ses enfants, âgés de 9, 5, 4 et 3 ans et du dernier âgé de 6 mois, elle n'a pas de proches en Jordanie. Elle est très isolée. En effet, Aisha n'a pas revu sa famille, toujours en Syrie, depuis 3 ans. Son mari est toujours hospitalisé, et il ne peut recevoir de la visite qu'une fois par semaine.

Aisha et sa famille ont dû quitter leur maison début 2013, mais sont seulement arrivés en Jordanie en 2014. Entre-temps, ils ont vécu avec vingt autres familles dans une école, transformée en centre collectif pour personnes déplacées internes. Son ancien quartier lui manque, elle y était entourée de proches et de voisins. « *J'ai perdu ma maison, mais je ne suis pas inquiète pour la maison, je remercie Dieu que mes enfants soient en sécurité.* » La vie dans le centre collectif était difficile : « *Pendant les bombardements, les femmes et les enfants devaient se cacher au sous-sol pendant 2 à 3 jours. C'était une petite pièce, et il y avait une centaine de personnes à l'intérieur. Les enfants pleuraient et étaient agités. C'était très difficile de s'occuper d'eux dans ces moments-là.* »

« *Nous avons quitté notre ville un an après le début du conflit, à cause des bombardements et des pilonnages. Notre maison était détruite.* » Aisha était enceinte, et elle décrit les terribles conditions dans lesquelles elle a accouché. « *Il y avait des centres médicaux pour les blessés, mais aucun centre d'obstétrique. Et il n'y avait qu'une seule sage-femme pour toute la région, les femmes devaient se rendre chez elle car c'était trop dangereux pour la sage-femme de se déplacer.* » Elle se rappelle : « *À l'école, 3 femmes sur 10 accouchaient pendant un bombardement ou un pilonnage, et souvent sans la supervision de la sage-femme.* »

Quand le travail a commencé, elle a dû quitter l'école seule et rejoindre la sage-femme avec l'aide des

combattants. « *Quelques instants après avoir rejoint le domicile de la sage-femme, l'alerte d'une attaque imminente a retenti. La sage-femme m'a donné un médicament pour accélérer le travail. Mais les bombardements ont commencé, et la sage-femme a dû partir pour s'abriter avec sa famille.* » Aisha a accouché seule au bout de deux heures, et s'est ensuite cachée au sous-sol avec son nouveau-né pendant douze heures.

Elle a par la suite été secourue et a pu retourner à l'école, mais aucun soin médical ne leur a été prodigué, ni à elle ni à son enfant. « *J'ai saigné pendant 20 jours et mon bébé était aussi dans un état critique. Quand je suis arrivée en Jordanie, les docteurs m'ont dit que cela aurait des conséquences sur le développement de mon bébé.* »

Après ces événements, la famille a décidé de quitter la Syrie ; huit jours de voyage en voiture ont été nécessaires pour rejoindre la Jordanie. Durant ces huit jours, elle se souvient qu'ils ont fui les bombardements trois fois. Son mari a été touché lors d'un pilonnage, subissant de très sérieuses blessures dues à l'impact d'éclats d'obus à la tête, à la jambe, et au bras. Il souffre beaucoup à cause de l'éclat qui est encore dans son cerveau, provoquant souvent des saignements de nez et d'oreilles.

« *Il a besoin d'une opération chirurgicale, mais nous n'en avons pas les moyens* », dit Aisha. Elle est aussi inquiète pour l'avenir de ses enfants, notamment pour sa fille, qu'elle n'a pas pu inscrire à l'école, les écoles jordaniennes étant dépassées par l'afflux de réfugiés. « *C'est ma seule fille ; j'aimerais qu'elle apprenne à lire et à écrire.* »

Elle espère que sa famille sera capable de reconstruire sa vie en Jordanie : « *La Syrie est chère à mon cœur, mais j'y ai trop de mauvais souvenirs.* »